

LA MYSTICITÉ ET LE LYRISME

CHEZ

MAX ELSKAMP

Depuis de longues années déjà je veux parler de Max Elskamp, et depuis de longues années j'hésite. Qui n'hésiterait à ma place ? Il s'agit du poète sans doute le plus rare et le plus subtil que nous possédions aujourd'hui : ceux qui le goûtent y mettent une sorte de passion et trouvent dans son œuvre, souvent feuilletée, avec chaque fois la surprise d'une perspective encore inconnue, — comme il arrive dans certains recueils de lieds, par exemple de Schumann, — de nouveaux motifs d'exaltation, d'une exaltation pour ainsi dire repliée et secrète. Mais précisément pour cela, il est de ceux du charme desquels on ne peut rien faire entendre, sinon à ceux, soigneusement élus, qui le lisent avec vous, par-dessus votre épaule : et le doigt frémissant s'arrête sur tel mot, telle strophe chargés de sens. Comment en écrire ? comment soumettre ce doux chanteur effarouché aux froides méthodes de l'analyse ?

Il n'a rien d'intellectuel, malgré sa délicate culture. Tout son art est d'intuition, toute sa vie intérieure ; il ne s'adresse qu'à notre être le plus intime. Comparable à Verlaine, avec lequel il présente de nombreuses analogies : intimisme, suggestions musicales, demi-teintes, brièveté exquise, il est moins accessible, moins directement humain, moins large, mais il possède plus de profondeur et surtout d'acuité. En tout cas, il n'a ni l'éloquence facile, ni la technique trop apparente, ni la sensiblerie un peu vulgaire qui parfois gâtent le haut aristo-

cratisme de Lélian et que l'on peut d'ailleurs considérer comme la rançon de sa robustesse. Il est populaire, mais jamais peuple. Et c'est, avant tout, un rêveur.

Tout ce que je vais dire de lui, je le voudrais sans ordre, sans rien qui sentît la rigueur et le poids d'une critique composée, sans aucun des pauvres artifices de dialectique qui prétendent à dégager, parmi le foisonnement et la complexité d'une œuvre vivante, cette fameuse ligne directrice, si chère aux pédants. Ce ne sont que sursauts, émotions, confidences, entrevisions, lueurs. Cela chuchote, entrecoupé de cris brefs et poignants. Il n'existe qu'une seule unité dans les livres de Max Elskamp; celle de son sentiment. Toutes les fois que cette force intérieure le fit sortir de son silence, il obéit, mais pour aussitôt se taire. C'est pourquoi son œuvre, si intense, est si courte. Pas un vers n'y sent le remplissage. On y compte aussi peu de chevilles de pensées que de chevilles de mots. Mais aussi l'on peut tout en conserver. Secouez l'arbre : il n'en tombe pas un fruit. Tous adhèrent encore aux branches dont la sève les fit naître et les remplit. La communication ne fut pas interrompue..

§

Il est essentiel de dire, dès l'abord, que Max Elskamp est né à Anvers et ne l'a point quitté, et qu'il y a trouvé les décors naturels de ses émotions et de ses pensées. Certes, on peut l'aimer complètement sans se soucier de cette particularité biographique, et de fait une grande partie de ses admirateurs ne l'ont jamais vu, lui ni sa ville. Il n'en est pas moins vrai que, s'ils se promenaient seulement une journée dans les vieux quartiers et sur les quais du port de cette cité étrange et multiple, ils se rendraient compte des raisons d'une foule de notations qui jusqu'alors n'avaient qu'un bizarre attrait mystérieux, ils assisteraient pour ainsi dire à l'éclosion d'une imagination, d'une sensibilité..

Non pas qu'il la décrive précisément, cette ville dont il ne parle que par allusions lointaines : *une ville très port de mer.. la ville de mes mille âmes..* Mais lorsqu'on l'a vue, elle et ses vieilles églises enfumées d'encens et vivantes encore des séculaires ferveurs d'une race ardente et mystique, ses boutiques où l'on vend aux marinières les bijoux pour les kermesses,

les vêtements pour la tempête et les couteaux pour les bagarres, ses rues étroites et pleines de boue, ses tavernes violentes, la nostalgie affreuse de son Escaut — large comme la mer, verdâtre et sillonné de mouettes, — ses femmes lourdes et belles, et cette atmosphère de plaisir brutal et de mélancolie, de luxure et de mysticisme, et qu'on relit ensuite l'œuvre chère, elle se dépouille peut-être d'un certain charme qu'elle avait d'abstraction et d'incertitude, mais c'est pour s'éclairer de réalité et de vraisemblance, pour correspondre, comme à des racines, à des objets physiques, concrets, à de la vie.

Il en est un, entre tous, de ces spectacles, qui possède une importance essentielle pour qui s'intéresse à la formation d'âme du poète : c'est le calvaire de l'église Saint-Paul. Endroit extraordinaire, dont le burlesque est tellement terrible qu'on a vite fait de n'en discerner plus que l'horreur en effet. Imaginez, à ciel ouvert, un couloir en pente, aux deux côtés duquel sont figurées les stations du chemin de la croix. C'est sculpté par je ne sais quel sacristain en délire, avec un réalisme naïf et grotesque, à même une pierre devenue noirâtre comme une lave ; et cela s'adosse à la muraille même de l'église, végétation parasite absurde ment poussée contre le flanc généreux de l'arbre gothique. A l'extrémité du couloir, le tombeau du Christ dans une grotte de fausses rocailles, surmontée d'un paradis confus chargé de figures allégoriques, où rêve un pèlican. Et, au-dessous, un enfer enluminé de flammes rouges où se démenent des corps de damnés. A droite, du côté opposé au mur de l'église, un jardin de curé, rempli d'humblés fleurs et bordé de buis, semble posé là pour le plus affolant des contrastes. Le lieu a la couleur du bitume et du charbon. Il n'efface point pourtant la dévotion qui le hante. Tous les jours défilent là des théories de béguines et de vieilles femmes, cependant que, le vendredi saint, les prostituées d'Anvers, dans l'espoir superstitieux de se garder de tous maléfices de l'amour, viennent frotter le bout de leurs seins contre la grille meurtrissante du tombeau de Jésus.

Toute son enfance, Max Elskamp, descendant d'une famille d'armateurs, célèbre là-bas, contemple de ses fenêtres ce paysage lugubre, auquel son imagination ardente et la lumière de l'hiver donnent un air de folie et d'irréalité. Ses oreilles sont remplies des échos des cloches, des bruits du vent venu

de la mer souffler dans ce noir labyrinthe. Et ses rêves en sont hantés. Cependant, les navires de son grand-père rapportent des cargaisons d'objets extraordinaires : noix de coco sauvagement sculptées, écorces ouvragées, idoles, pierres précieuses, étoffes de féerie, tout cela embaumé d'une odeur magique et lointaine, puissamment évocateur des contrées australes d'où la tempête du hasard l'avait arraché.

Le jeune Max Elskamp s'accoutume de bonne heure à la solitude, vivant replié sur ses visions, en organisant son univers intérieur avec une telle force, une telle cohérence qu'il peut bientôt s'y promener en effet comme dans une ville, dans une ville à l'image de ce fragment de cité qu'il a sous les yeux et que remplit, contraste violent, l'image des pays de lumière évoqués par la pacotille tropicale.

Il dira couramment, naturellement :

Je n'ai plus de ville, elle est saoule

ou

J'ai triste d'une ville en bois

et cela voudra signifier le découragement de son âme, seule dans le monde fermé de son rêve familial. On ne saurait se mouvoir plus à l'aise dans le symbole.

Enfin, je n'aurais garde d'omettre qu'il fit, adolescent, le voyage autour du monde. Pour lui, ce n'est pas un mot lorsqu'il dit : *les îles*. Il les a vues. Le mirage de ces sites merveilleux ne s'est point effacé de son souvenir, et il le retrouve en quelque sorte dans cet Anvers, qui est l'aboutissement de toutes les routes maritimes du monde, où se coudoient toutes les races, et où il ne se passe point un jour sans que toutes les langues de l'univers y aient été parlées. Le plus distrait touriste ne saurait être insensible à cet afflux prodigieux : il semble qu'il reçoive sur le visage le déferlement compact d'une vague chargée de mille odeurs : d'épices, de fleurs, d'animaux, d'hommes jaunes ou noirs.

§

De tous ces éléments, fondus harmonieusement après une longue et douloureuse effervescence dans le creuset d'une imagination enfantine, est née cette poésie à la fois pénitente et voluptueuse, tendre et païenne, chaste et matérielle, cette poé-

sie qui ne ressemble absolument à nulle autre, précise comme une enluminure, diffuse et évanouie comme une musique.

Qu'on ne s'attende pourtant pas à y trouver je ne sais quel frisson d'exotisme, de régionalisme, ou de piété rituelle. La préoccupation descriptive est aussi loin de la pensée de Max Elskamp que le souci dévot. Toute impression, toute image chez lui se dépouille d'abord de son appareil extérieur, de ce qu'elle a de commun et de conventionnel, où la reconnaîtrait la foule. Elle se décante, elle se raffine et je voudrais dire, si le mot ne prêtait à quelque fâcheuse ambiguïté, elle s'alambique. Lorsqu'elle a traversé toutes les couches du sable intérieur, elle sourd, purifiée, ne gardant plus rien de sa couleur ancienne mais je ne sais quelle imperceptible et immortelle odeur, qui en décèle l'origine.

Encore cette comparaison est-elle bien grossière. Il y a chez Max Elskamp une subtilité d'âme, une sorte de pudeur spirituelle de qualité tout à fait unique. Prudence native, un peu, de la bête sauvage, qui n'a point même à effacer ses foulées, les ayant tracées d'une griffe si légère. Il transpose, il raffine, il a toujours peur d'en trop dire, encore qu'il en dise toujours assez. Et cette délicatesse, cet effleurement, vous les retrouverez — chose exceptionnelle — dans son écriture même. Tout ce qui précise avec une netteté de logique les rapports réciproques des termes de la phrase, il l'élude; il supprime volontiers les verbes, énonçant directement, sans autre préambule, les substantifs qui, seuls et privés d'épithète, supportent tout le sens de l'image; il laisse une grande indécision aux conjonctions, surtout aux prépositions qu'il emploie avec une gaucherie voulue d'un effet extrêmement sûr; il ne s'encombre jamais d'incidentes. Sa phrase, parfois une simple apposition, indignerait un grammairien, comme ses comparaisons, réduites à un seul terme, déconcerteraient un rhéteur. Le même souci, écrivain ou poète, de n'exprimer que l'essentiel lui fait tracer sur la page blanche les seuls traits vivants et allusifs. Le reste : liaisons, raccords, articulations, rejoindements, est omis. Pas même omis : on n'y a point songé.

Or, les autres des bras en gestes
et des baisers et des yeux ronds,
les gens du dimanche qui vont
en voyage avec tant de gestes,

Bon voyage, les trains vont vite,
aux carrousels des horizons
sautent les arbres, les maisons,
bon voyage, les trains vont vite.

Mais quelles délices aussi qu'une telle lecture ! C'est d'abord un certain étonnement que, hélas ! beaucoup ne dépassent point. Pour eux, Max Elskamp reste un poète exquis, mais puéril, s'amusant aux réussites hasardeuses d'une imagerie archaïque et reconstituant, avec une adresse tout érudite, le style du xv^e siècle.

On ne peut se tromper de meilleure intention, mais plus essentiellement. Max Elskamp ne reconstitue rien. Il possède lui-même une âme un peu pareille à celle des poètes de ce temps, de Charles d'Orléans par exemple :

Dedans mon livre de pensée
j'ai trouvé escrivant mon cuer
la vraie histoire de douleur,
de lermes tout enluminée.

Ces vers, qui sont du seigneur de Blois, ne les dirait-on pas, sauf l'orthographe, de Max Elskamp lui-même ? A l'un comme à l'autre ils pourraient servir de devise. Aussi naturellement que s'il écrivait au quinzième, le trouvère du vingtième siècle fait vivre les abstractions, les allégories du sentiment :

J'ai descendu jusqu'à la Bonté
le fleuve de ma naïveté...

Mais si je continue cette strophe, et que je dise :

J'ai descendu jusqu'à la Bonté
le fleuve de ma naïveté
depuis mes dimanches morts en Flandre ;
à présent c'est fini de décembre,
et la belle terre est accomplie :
tous et moi vous saluons, Marie,
en la paix bonne d'un pays tendre...

vous évalueriez la distance qui sépare des sensibilités de chaque époque, et aussi vous apprécierez la prodigieuse concentration réelle de cette langue qui, au premier abord, paraît lâche et familière, et abandonnée ainsi que dans une puérile chanson, le raccourci ingénieux des mots : *c'est fini de décembre*, la qualité si dense, si pure de l'expression : *accomplie*

appliquée à la terre. Il suffit d'ouvrir les livres au hasard de l'épingle, pour trouver, autant qu'on veut, des exemples analogues.

§

On devine à quelle richesse de significations peut atteindre une œuvre ainsi conçue et exécutée avec cette conscience. Et d'abord sa valeur musicale. C'est par la musique, on peut le dire, que tous ceux qui sont venus à Max Elskamp en ont trouvé le chemin. Une surprise en effet nous attend, au premier contact. Nous sommes depuis si longtemps habitués en France à confondre prose et poésie, à demander à celle-ci, comme un support nécessaire à son émotion, une sorte d'armature discursive pareille à celle qu'il nous faut dans un syllogisme que, machinalement, nous la recherchons. Le poète qui, résolument, tranquillement, remonte aux sources directes du lyrisme et se dégage de cet appareil, nous étonne. Nous éprouvons quelque gêne, encore augmentée ici du fait d'archaïsmes, d'ellipses insolites, d'une absence absolue d'explications. Mais la musique est si douce, si pure, si persuasive qu'elle apaise pour ainsi dire l'irritation native de notre pédantisme, nous remet « en état de grâce ».

Lorsque nous entendons, par exemple, ceci :

J'ai triste d'une ville en bois,
— tourne, foire de ma rancœur,
mes chevaux de bois de malheur —
j'ai triste d'une ville en bois,
j'ai mal à mes sabots de bois.

J'ai triste d'être le perdu
d'une ombre et nue et mal en place
— mais dont mon cœur trop sait la place —
j'ai triste d'être le perdu
des places, et froid et tout nu.

J'ai triste de jours de patins
— sœur Anne, ne voyez-vous rien? —
et de n'aimer en nulle femme;
j'ai triste de jours de patins,
et de n'aimer en nulle femme.

J'ai triste de mon cœur en bois,
et j'ai très triste de mes pierres,
et des maisons où, dans du froid,
au dimanche des cœurs de bois,
les lampes mangent la lumière.

Et j'ai triste d'une eau-de-vie
qui fait rentrer tard les soldats,
au dimanche ivre d'eau-de-vie,
dans mes rues pleines de soldats,
j'ai triste de trop d'eau-de-vie...

Nous sommes si délicieusement circonvenus que nous voilà tout prêts à comprendre la tendresse, l'ingéniosité, le charme de cette berceuse, ou du moins, — car il ne s'agit pas ici de comprendre, — nous sommes à notre tour soumis à l'envoûtement de cette hallucination, subie par le poète : cette ville en bois, si étrange, avec ces places où l'on est perdu, cette angoisse « de n'aimer en nulle femme », ces glaciales journées « de patins » et ces théories de soldats ivres dans l'après-midi du dimanche. Tout cela est si vivace, si direct que l'auteur ne discerne plus s'il le voit ou s'il le retrouve en soi-même. D'où la qualité profonde, le son authentique de ces mots : *j'ai triste*. Cette ville de carrousel, cette place solitaire, ces intérieurs sinistres, ces soldats misérables, c'est lui, lui qui s'est donné jusqu'à l'angoisse à ces misères, alors qu'un autre pour simplement les décrire les eût seulement contemplées.

C'est d'ailleurs à cause de cette sincérité, de cette générosité, de ce don total de soi que Max Elskamp a mis dans ses vers une si prenante musique. Car elle est sans aucun artifice vraiment que l'ardeur profonde du sentiment. Voyez : nul jeu d'allitérations, nul effet prosodique. Des strophes simples, en vers de huit ou de douze pieds, une rime pauvre, le plus profond insouciant des hiatus, rien d'une prosodie officielle, finie, blaireautée. Et s'il imite volontiers les répétitions monotones, les cadences sommaires de la chanson populaire, c'est bien sans arrière-pensée, seulement pour accentuer le côté puéril de ses monodies. Mais elle existe en dehors de toute intervention littéraire, cette musique de Max Elskamp. Et puisque aucune analyse n'arrive à toucher son secret, il faut admettre qu'elle vient de l'âme, uniquement de l'âme. Sa suavité déconcerte tant elle est égale, constante. Pas un mot qui accroche, qui soit inharmonique, même le plus abstrait, le plus étrange. Quelque chose d'angélique enveloppe onctueusement les phrases, revêt leur sens d'un rayonnement musical.

Que viendrait faire ici un artifice logique ? Nous « sentons » la poésie de Max Elskamp sans rien lui demander d'autre que

cette spontanéité qui fait chacune de ses effusions si complète, si naturelle, si touchante.

§

Je ne saurais dire quel est, des cinq petits livres qui composent l'œuvre totale de Max Elskamp, celui qui me ravit le plus (1). Selon les moments et les dispositions du cœur, je les élimais tour à tour.

Ainsi, c'est dans *Dominical*, que le mysticisme du poète s'affirme, je ne dirai pas avec le plus de profondeur, mais le plus de fraîcheur. Il est encore tout à fait direct, comme pris à ses sources, comme arraché du cœur jeune qui le conçut. Et quand il appelle une des séries du recueil de ce titre bizarre : *D'anciennement transposé*, c'est bien cela en effet. Les visions, les mauvais rêves que devenaient la nuit les spectacles étranges contemplés au crépuscule sont là restitués, à peu près intacts. Et cette ville, si fantastique sous son ciel bas de cauchemar, est tout naturellement devenue son âme, hantée elle aussi par un peuple : peuple composite où se coudoient prêtres, femmes, marchands, où les humbles ouvriers deviennent les artisans de sa joie spirituelle :

Maçons de ma communion
en œuvre pour la ville-extase,
faites rire la blanche grâce
des églises et des maisons,
maçons de ma communion.

Maçons des mains, maçons des pieds,
levez dans mes loins terrains vagues
la ville en rond comme une bague,
et d'enfants pleine, et de pitié,
maçons des mains, maçons des pieds.

Et, toujours comme Anvers, cette cité allégorique est pleine de Juifs, de « *Juifs de honte à poils gris* », qui sont ses pires pensées, ses pensées de trahison, de Juifs qui l'attaquent, en veulent à sa vie. Il se défend :

*(1) Tous ont d'abord paru dans des tirages très restreints et dont un seul, *Enluminures* (chez Lacomblez, avec des bois de l'auteur), ne trouva point place dans l'édition courante du *Mercure de France*, *LA LOUANGE DE LA VIE*, qui comprend *Dominical*; *Salutations, dont d'angéliques*; *En symbole vers l'apostolat*; *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*.

Il convient d'ajouter à cette collection un adorable livre sans paroles, mais non sans poésie : *Alphabet de Notre-Dame la Vierge*, dont tout : ornements, dessins, gravures sur bois, est de la main de « Max Elskamp, imagier à Anvers ».

Sur leur gorge et sur leur âme,
 allez, mes navajas bleus,
 et mes arquebuses : feu !
 sur leur gorge et sur leur âme.

Mais leur perfidie et leur ténacité finissent par triompher,
 par avoir raison de ce dimanche, de ce beau dimanche qui
 figure à lui seul, comme en un symbole pieux, puéril et très
 cher, la joie et l'innocence du poète :

Or ils sont venus les laids Juifs,
 les très laids petits enfants juifs,
 de teigne et d'induration,
 voir mourir de consommation
 mes enfants qui vont vers les anges
 et la vie félice des anges,
 au minuit d'une lune blanche,
 mes très chrétiens et bons dimanches.

Et tout cela : les rues étroites, les places vides, les histoires
 de fées contées aux petits enfants, les trains qui s'enfuient
 dans leur bruit et leur fumée, les malheureuses filles du peuple,

Vierges d'attente et de martyre
 Au gril vert des persiennes lasses,

les dimanches froids ou benoîts d'amour familial, tout cela
 est en même temps le décor de la ville d'enfance, inoubliable,
 et le cœur même de l'errant, ses luttes, ses angoisses, ses mo-
 ments de désespoir, ses joies enfantines, ses désirs d'évasion,
 d'amour.

... D'amour... Ah ! la belle, la pure, la tendre histoire, que
 celle-là, en quelques courtes strophes ! Elle dit : les grands-
 parents annonçant l'arrivée de la jeune fille et qui,

De mains m'ont fait signe d'être à l'enfant très-femme,
 — très-femme et très-âme —

les parents de celle de l'âme
 de mains m'ont fait signe d'être à l'enfant très-femme,

et parlant de profil, comme à des yeux fermés,
 ils ont dit très doux :

Nous sommes ceux venus vers vous
 et d'annonciation vers la bien-aimée...

puis, sans autre préambule, les lyriques transports d'un
 amour soudain, fervent et chaste :

Or, puisqu'ils l'ont dit, les grands-parents,
 que mon bonheur est avec Vous ;
 puisqu'ils l'ont voulu les grands-parents ;
 puisqu'ils Vous ont désignée de geste,
 soyez ma belle chanson de geste,
 et, trop, n'ayez crainte en moi vers Vous...

les projets de vie commune, toute en passion rare et sublime :

Mais j'ai construit une petite maison
 dans les lointains dimanches où je fus seul,
 mais j'ai construit une petite maison ;
 et j'ai voulu qu'il n'y fût d'autres, au seuil,
 que Vous, et Votre tête, et Vos belles mains,
 et Vos yeux qui semblent des ronds dans l'eau ;
 et j'ai choisi, pour mon unique musique,
 votre voix qui me dira comme de l'eau,
 aux dimanches où sera Votre musique ;
 et j'ai trouvé de très étranges parfums
 qui deviendront Votre chair et Votre robe,
 en chemin de senteur vers Vos cheveux bruns ;
 et j'ai construit une petite maison
 dans les lointains dimanches où je fus seul,
 mais j'ai construit en Vous seule ma maison...

enfin la soudaine, l'affreuse et inexplicable séparation « loin
 du toujours, loin du jamais »....

Je ne sais rien dans la poésie amoureuse qui soit plus déli-
 cieux, plus émouvant que ces discrètes et suaves transpositions,
 que ces aveux si ennuagés de pudeur, si atténués, si assour-
 dis. Il y a là une effusion d'une pureté inouïe. C'est admirable.

Toute cette série de *Dominical* est un des recueils de poè-
 mes les plus originaux qu'on puisse lire, je dirai même que
 c'est un seul poème, car, lu d'un bout à l'autre, il présente une
 cohérence, une compacité rares. Il est proprement la mono-
 graphie d'une âme sous les espèces d'une ville. Et tout est
 dit, tout est avoué, même les plus insidieuses tentations char-
 nelles. Je ne sais quelle gravité pénitentielle ennoblit le sou-
 venir se penchant avec audace sur les abîmes interdits :

Anges, des ventres me saluent
 au chapitre vague des moelles,
 sous des yeux, comme des étoiles,
 derrière une montagne nue

où, des robes, le rein dégorge
ceint, ainsi que de zodiaques,
par les ceintures d'or, qui parquent
haut les cimes dures des gorges ;

anges du ciel qui n'est plus mien,
la reine de Saba me baise
sur les yeux, anges très chrétiens,
dans le noir des maisons mauvaises.

Cette confession allégorique, certes, ne pourra plaire qu'à ceux qui descendent volontiers dans les profondeurs de leurs propres pensées, mais à ceux-là elle semblera plus poignante mille fois que les aveux des psychologues de places publiques, d'âmes publiques.

§

Dans *Salutations, dont d'angéliques*, et *En symbole vers l'apostolat*, le mysticisme de Max Elskamp devient plus large, plus aéré en quelque sorte. Et d'abord le décor change. Il n'est plus la ville seule, étouffée dans les murailles de ses ruelles, les cloisons de ses intérieurs. Mais la campagne flamande, et la mer, et au-dessus l'illimité du ciel. Et de même que le poète s'est évadé de la cité, il s'évade aussi des sentiments qu'elle symbolisait, il s'échappe de son moi plaintif et misérable, il accueille l'universelle bonté.

Bien subtil — et bien inutilement subtil — celui qui discernerait ici la part accordée à l'exaltation religieuse toute à « Madame la Vierge » : tour d'ivoire, horloge admirable, étoile de la mer, pleine de grâces, consolatrice des affligés ; la part réservée à l'amour des hommes qui travaillent et qui peinent dans les champs et sur les vagues ; et la part consacrée au plaisir d'artiste de chanter ce pays, ses légendes, ses souvenirs, ses mœurs.... Ici encore nous retrouvons la légèreté habituelle de l'art de Max Elskamp : elle se joue parmi l'emmêlement délicieux de ces trois thèmes et nous sommes touchés d'une triple émotion : pittoresque, humaine, religieuse.

Si l'on veut parler de ses analogies avec les primitifs flamands, en voilà ou jamais l'occasion. Ce raffinement exquis pour exprimer des objets très simples, voire populaires, n'est-ce point tout l'art de ces maîtres ? Max Elskamp ressemble à un Gérard David, à un Memling ; il organise autour de l'image de la Vierge — est-elle divine, est-elle humaine, cette

Madone si douce? — un décor merveilleux, où il accumule à plaisir les éléments empruntés au paysage natal de « belles prairies » et de « ciel en bleu aux maisons roses », et aussi à ceux entrevus dans l'adolescence et dans le souvenir

D'un peu d'arcs et de flèches et d'hommes
au pays du copal et des gommes.

Chaque objet, prodigieux ou familier, est serti d'un trait net, unique : son nom seul. Mais l'angle syntaxique sous lequel il est placé, le raccourci des prépositions et des conjonctions qui l'ajustent au reste, tout contribue à lui donner un relief tout neuf, une suggestion inattendue. Il faut un doigté supérieur, le tact même de l'inspiration pour être à l'aise dans une telle liberté. « *Un peu d'arcs et de flèches et d'hommes* », quelle expression saisissante! On voit la grève déserte sous le ciel vide, les sauvages nus dispersés là en brandissant leurs armes... Et de tout ainsi.

Dans l'imagination de Max Elskamp, le miracle se mêle au quotidien, l'élan pieux à l'observation, qui parfois même se fait railleuse

En symbole vers l'apostolat représente le moment le plus abstrait de l'évolution de Max Elskamp, celui où il s'abandonna le plus complètement à son goût des allégories. C'est comme si, des œuvres des cinq sens, il faisait un bouquet pour l'offrir encore à Marie :

A présent faites-moi, de robe et de visage,
beau comme un roi, afin que les mots que j'ai dits
pèsent dans le balance des sots et des sages,

car ma route est finie et voici mon pays
avec l'air peint en bleu au-dessus de mes villes,
comme si l'on vouait tout le ciel à Marie...

A Marie qui n'est point seulement la statue des chapelles, mais surtout la figure de la vie bonne et douce, de la joie, de cette joie qu'il veut pour les yeux contemplant de beaux paysages, pour la bouche faite pour goûter les fruits et les baisers, pour l'oreille enivrée des musiques des cloches et du ciel, pour l'odorat comblé de parfums de rosaires, pour les mains heureuses des besognes accomplies. Et c'est merveille de voir comment, parlant de ces modestes choses terrestres,

Max Elskamp semble toujours se mouvoir en plein ciel, familièrement parmi les anges, dans les nuages, au-dessus des cités qu'il voit « en rond comme des bagues », en pleine candeur mystique.

Alors aussi, tous mes bons anges,
ceux de plumes et de velours,
riez dans les ciels à l'entour
de vos mains où les oiseaux mangent,

et soyez heureux d'être aux anges,
les yeux, montés au haut des tours,
pour voir la mer en son séjour
entre les arbres et mes anges.

Tout le monde connaît les *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*, dont M. Gabriel Fabre a mis en musique le délicieux épilogue : *Aprésent, c'est encor dimanche*.

Ce recueil me semble se rattacher intimement à *Enluminures*, ce livre où Max Elskamp a célébré mieux que jamais la Flandre et toute la vie. Mieux que se rattacher, en faire partie.

C'est peut-être là qu'il a donné le meilleur de son talent et a été favorisé des inspirations les plus authentiques. Pas une pièce qui n'en soit parfaite. *Paysages, heures, vies, chansons, grotesques* composent une suite littéralement d'enluminures, petits tableaux naïfs et raffinés de la vie flamande :

Ici c'est un vieil homme de cent ans
qui dit, selon la chair, Flandre et le sang :
souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
en ouvrant son cœur de ses doigts tremblants

pour montrer à tous sa vie comme un livre,
et, dans sa joie comme en ses oraisons,
tout un genre humain occupé à vivre
en ses villes pieuses d'hommes et d'enfants.

Mais je n'insisterais pas sur ce livre s'il ne s'agissait que de tableaux. Le pittoresque ne va pas loin. De l'art d'un Téniers, d'un Jules Renard on a vite fait le tour. Ce qui donne aux estampes de Max Elskamp leur caractère particulier, c'est qu'elles baignent à même une atmosphère, dont les effluves se propagent bien au delà du cadre apparent. Tout y fait allusion à de la vie intérieure. Une émotion indéfinie rayonne autour de ces traits délicats et justes, d'une bonhomie qu'ac-

centue encore l'illustration de bois ravissants et naïfs, dus à l'auteur lui-même, qui est décidément un imagier dans tous les sens du terme.

Il est un thème autour duquel, inlassablement, se joue l'inspiration de Max Elskamp : l'idée de la joie. Repos sans arrière-pensée, bonheur simple et calme des petites gens qui ont fait leur devoir. Dans *Enluminures*, il ne parle plus que de cela, que de la joie. Il trouve des mots si doux, des accents si persuasifs pour dire les métiers, leurs gestes comme rituels, leurs peines, la gaieté de leurs rares moments de détente. Il décrit les villages réjouis par la visite des colporteurs, des ménétriers. Il s'extasie sur le beau temps et, si vient la tempête, il la considère comme le mauvais vent accouru tout spécialement de l'horizon pour balayer sa petite pacotille :

Mais comme en image à présent,
voyez ici souffler le vent
et tout qui plie :
arbres, mâts, croix, roseaux, sapins,
et puis la mer aussi au loin
qui hurle et crie,
faisant écume, embruns et eaux;
pour la kermesse des bateaux,
les bleus, les verts,
vagues en bas, vagues en haut,
donnant du flanc, donnant du dos,
beauprés en l'air.

Emotion ! Il faut toujours en revenir là. Emotion venue de la musique ? Mais cette musique elle-même, si simple, par quels moyens indiscernables charme-t-elle ainsi notre oreille ? Cela s'étend, dirait-on, par ondes concentriques, de plus en plus larges et sourdes. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin en employant des éléments aussi familiers. Par exemple, ce chant, mystérieux :

Puis violon.
Haussé d'un ton,
— c'est dans le cahier à chanter —
alors le très vieux boulanger
qui bat sa femme,
nue corps et âme,
et violon.
Baissé d'un ton,
c'est le soleil avec la pluie,
emménageant la diablerie

d'une kermesse
sans cloche ou messe.

Puis violons
trop doux et bons
aux maisons de mauvaise vie,
c'est à l'amour, jusqu'à la lie,
les matelots
suivant leur lot ;
et violons,
accordéons,
et musiques à l'unisson
des couteaux en l'honneur des femmes,
lors c'est chanson
à fendre l'âme.

C'est d'un art étonnant. Cela s'alterne du sourd au plein, puis monte, monte jusqu'à cet accord final, étouffé, puissant, affreux. Et c'est fait de pauvres mots, si simples. Mais quel prodigieux ramassé ! Et quelle sensation terrible et glaçante tout à coup dans ce vers : *des couteaux en l'honneur des femmes*. On voit le décor, tout à l'heure si vaguement esquissé par :

aux maisons de mauvaise vie.

Il s'amplifie et se précise ; le sang, répandu, lui donne soudain sa couleur.

Plus on lit Max Elskamp, plus on y découvre de ces merveilles. Il nous faut décidément écarter l'hypothèse d'un poète populaire et naïf. Naïf d'âme oui, mais conscient jusqu'au moindre détail de ses moyens, et ne laissant pas plus au hasard qu'il n'a cédé à l'éloquence.

§

A l'édition courante de ses œuvres Max Elskamp a donné le titre général de *La Louange de la Vie*. Ce n'est point là une désignation vague. Le poète a chanté uniquement la vie : la sienne et celle des gens de son pays. Il l'a fait avec la patience exquise d'un artiste d'autrefois, suivant une musique suave tout entière inventée par lui quoique sur le modèle des complaintes populaires, une musique harmonique à son cœur. Et c'est parce qu'il s'est voulu, modestement, ce trouvère aux allures de colporteur, cet humble chanter des beautés de Flandre, que nous avons pour lui un tel amour.

FRANCIS DE MIOMANDRE.